

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Qu'est-ce que la littérature?

Yvon Rivard, *Le bout cassé de tous les chemins*, Montréal, Boréal, 1993, 216 p., 22,50 \$.

Gabrielle Pascal

Number 73, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38103ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1994). Review of [Qu'est-ce que la littérature? / Yvon Rivard, *Le bout cassé de tous les chemins*, Montréal, Boréal, 1993, 216 p., 22,50 \$.] *Lettres québécoises*, (73), 51–52.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Qu'est-ce que la littérature ?

Il est passionnant de suivre le parcours d'un créateur. Ceux qui ont apprécié l'originalité des deux premiers romans d'Yvon Rivard parus dans les années soixante-dix ou aimé *Les silences du corbeau* qui lui a valu le Prix du Gouverneur général en 1986 le retrouveront avec plaisir dans *Le bout cassé de tous les chemins*.

ESSAI
Gabrielle Pascal

SOUS CE BEAU TITRE INSPIRÉ par un vers de Saint-Denys Garneau, paraît un recueil d'essais écrits sur une période de 20 années. Ils convergent tous d'une manière ou d'une autre vers une interrogation sur le sens de la littérature pour Rivard; pour lui mais aussi pour nous.

«Confession d'un romantique» (p. 10)

Dans cet article qui tient lieu d'introduction, Rivard se voit comme un romantique qu'il définit en citant Baudelaire : «C'est une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer, immédiatement sur cette terre même, d'un paradis révélé.» (p. 13) Voyant dans ce trait personnel un caractère national, il conclut : «C'est cette même attitude romantique qui explique que le Québec passe constamment d'une conscience euphorique à une conscience désespérée de lui et de son destin.» (p. 15) Il précise : «Tel est le héros qui nous habite et dont nous devons nous libérer sous peine de disparaître.» (p. 20) Il raconte comment, après ses deux premiers romans, il s'est réconcilié avec le réel qu'il a découvert «encore plus riche et plus beau que l'imaginaire» (p. 22). Cette étape déterminante, il confie qu'elle lui a permis de mieux accorder son écriture et sa vie, la littérature et le monde. On comprend que c'était sa vocation de découvrir que dans cette simplicité résidait sa profondeur. Et cela rappelle que cet éloge du quotidien, il en a analysé la thématique, autrefois, dans l'œuvre de Georges Bernanos. On devine aussi que cette «repentance» trouvera heureusement ses limites par le fait même que Rivard appartient à ce groupe d'écrivains, héritiers de Novalis, pour qui «le chemin va vers l'intérieur».

«À l'ombre des grands arbres» (p. 71)

Brancusi a dit qu'à l'ombre des grands arbres — c'est-à-dire des grands artistes — les jeunes arbustes ne peuvent pousser. Et il avait ses raisons pour le dire. Mais pour notre essayiste «certains grands arbres» ont été plutôt des phares. Il les évoque avec une émotion reconnaissante. Rilke l'a délivré de la fascination du style en lui révélant l'éloquence d'un effacement supérieur qu'illustre aussi le style de Kafka. Et Vadeboncœur lui a fait découvrir à quel point «l'expérience de l'image est une expérience amoureuse» (p. 86).

Un des essais les plus brillants de ce recueil est celui qui est consacré à Guy Lafond dont l'œuvre témoigne d'une quête métaphysique. Rivard indique que cette poésie n'est jamais dialectique et la cite : «La voix est dans le souffle c'est-à-dire que tout est dit et tu d'avance.» (p. 89) Il ajoute qu'il faut se garder de confondre cette ascèse avec le goût de la mort. Lafond précise lui-même d'ailleurs que «l'heure de la parole est cet instant où la mort désespère de la mort» (p. 95).

Au cours d'un colloque organisé l'automne dernier par le département d'études françaises de l'Université McGill où Rivard enseigne la littérature et la création littéraire, celui-ci a repris certains éléments de son essai sur Saint-Denys Garneau, écrit en 1982. Avec conviction, il a parlé du droit à la mort pour le poète, s'insurgeant contre ce qui apparaît comme une récupération sociomoralisante, même quand elle naît du culte que le poète a inspiré. En 1855, à Paris, Théophile Gautier, pourtant le plus fidèle ami de Gérard de Nerval, ne concédait pas davantage à ce poète la liberté de s'être pendu... Rivard cite un texte inspirant, sorte de testament poétique de Garneau :

On n'est pas en face d'un mot comme d'un simple instrument de désignation matérielle. Mais en face d'un dieu qui sait ce que nous ne savons pas. (p. 105)

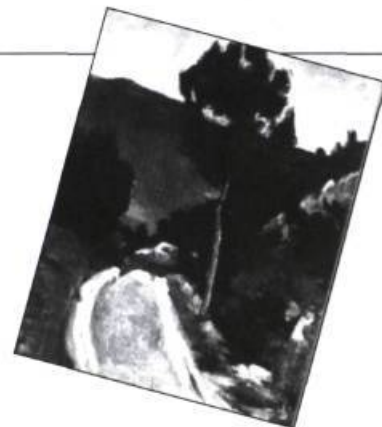


Littérature et engagement

Dans une dernière partie, Rivard parle avec simplicité de son incapacité de conjuguer l'écriture et l'engagement : «Je suis entré en littérature sans être "engagé", comme un briseur de grèves.» (p. 162) Mais il précise aussitôt : «Traître ? Oui, mais pas apatride», car pour lui «écrire est une trahison nécessaire» (p. 162) qui, loin de conduire à l'exil, ramène au pays, par l'ascèse de la descente en soi et par l'irruption de la parole.

Parlant de «la double négation» (p. 175) vécue par le Québécois, qui n'est ni Français ni Étasunien, il propose de faire table rase de toutes les sublimations. Pour lui, le premier pas vers une appropriation du pays est l'acceptation d'une marginalité qui n'est «ni huronne, ni parisienne ou californienne» (p. 178), c'est cette acceptation du dénuement originel, de ce que Miron nomme «la pauvreté natale», qui peut permettre, selon notre essayiste et comme le formule Aquin, de «vivre doucement, sans pleurer». Ces pages rigoureuses font le point sur la question.

Rivard conclut sur le devoir de l'écrivain qui, selon lui, doit lutter à la fois contre le pouvoir de l'imaginaire, complice de la mort, et celui



de la raison qui veut nier celle-ci. Il met ainsi très bien en perspective cette préoccupation liée à la naissance et à la fin et qu'on trouve au cœur de sa création.

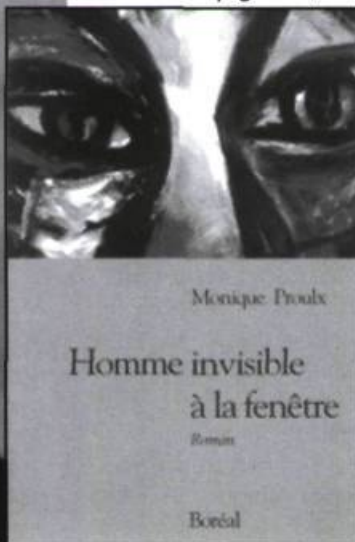
Ces textes se lisent facilement. Ils ont pourtant une rigueur tout universitaire. L'auteur cite de nombreux créateurs dont les noms bourdonnent dans son texte. Ne vous y trompez pas : c'est là tout sauf une complaisance visant à des effets. Rivard évoque ceux dont la pensée l'a ébloui, pour «rendre à César...» et encore davantage par une reconnaissance généreuse qui chez lui nuance d'émotion toute expérience esthétique ou intellectuelle. Car la chaleur de cet essayiste austère, c'est là qu'elle réside, dans ce sens du partage, à contrecourant des modes, loin des complicités opportunistes et dans une modestie rigoureuse tout entière au service de la substance littéraire. Lire ce recueil, c'est découvrir le parcours, en ce sens exceptionnel de nos jours, d'un écrivain qui, avec une pudeur qui n'exclut pas la confiance, vous ouvre les portes de son univers.



PROULX

MONIQUE

roman • 248 pages • 19,95 \$



PRIX QUÉBEC-PARIS

« ... son œuvre est déjà de celles qui comptent. »

Francine Bordeleau,
Lettres Québécoises

« Une excellente histoire, portée par les voix de la nécessité intérieure. »

Jacques Allard, *Le Devoir*

« Si vous êtes de la race qui lit des livres, vous allez forcément finir par lire *Homme invisible à la fenêtre*. »

Pierre Foglia, *La Presse*

Homme invisible à la fenêtre

Boréal